

Les grands praticiens

Christine Veilleux

Numéro hors-série, 1989

L'Hôtel-Dieu de Québec : 350 ans de soins hospitaliers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7385ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

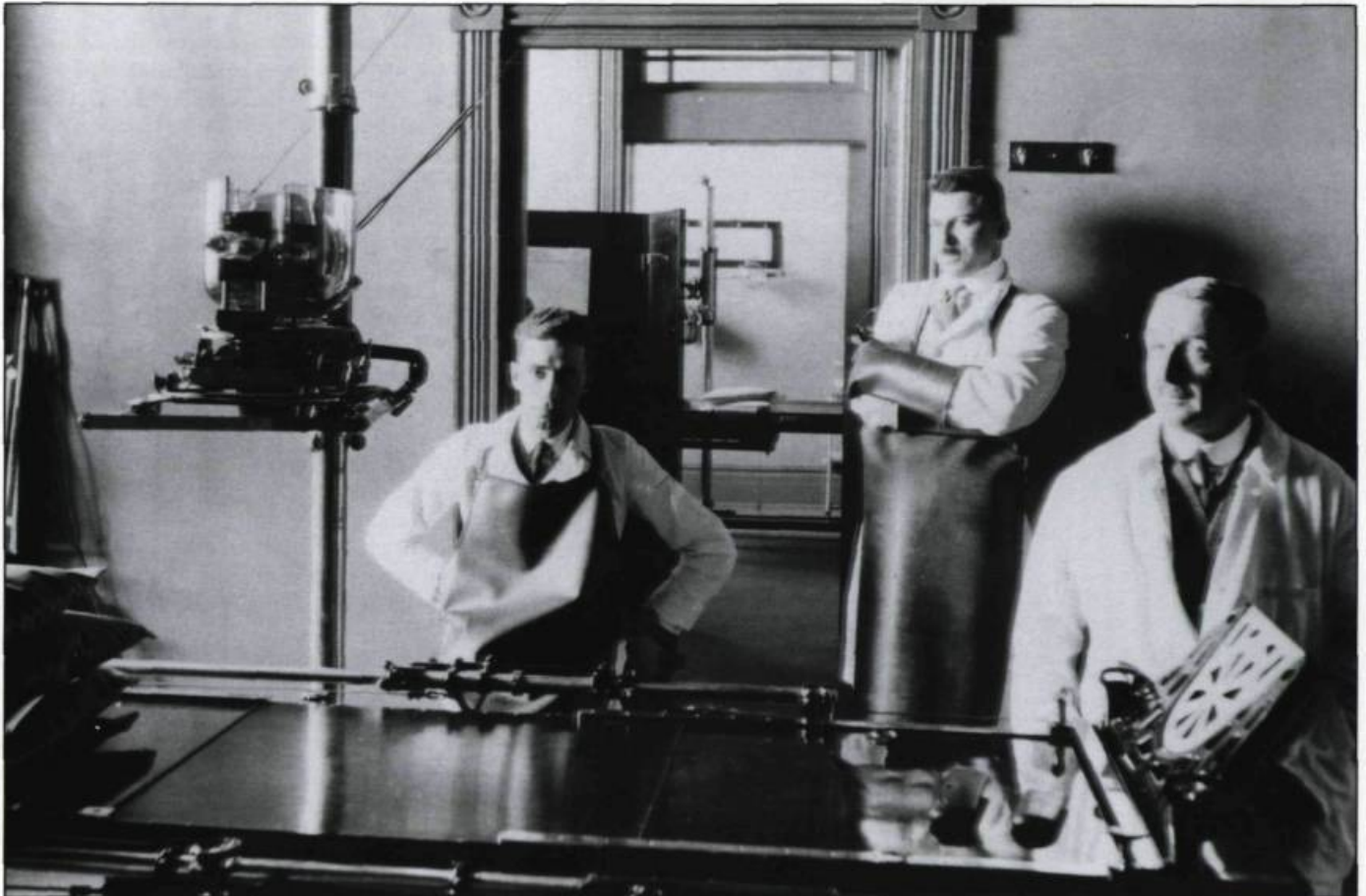
Veilleux, C. (1989). Les grands praticiens. *Cap-aux-Diamants*, 33–36.

LES GRANDS PRATICIENS

par Christine Veilleux*

Jusqu'au XIX^e siècle, l'histoire de la médecine au Québec se confond avec celle de la chirurgie. Durant tout le Régime français, à peine une demi-douzaine de médecins exercent leur art dans la colonie. L'Hôtel-Dieu retient les ser-

saignée ni clystère. Quant au chirurgien-barbier, il sait saigner, panser, traiter les clous, les brûlures... en plus d'arracher des dents et raser. À côté d'eux, fleurit toute une kyrielle de charlatans, soigneux et *frater*, ces soldats et matelots



vices des plus connus, dont Michel Sarrazin et Jean-François Gaultier. Depuis la fin du XIX^e siècle, le développement des spécialités diminue l'encombrement du service de médecine, alors que le perfectionnement des connaissances dans les domaines de l'anesthésie, de l'antisepsie et de l'asepsie révolutionnent la chirurgie.

Sous le Régime français

En plus d'être moins coûteux, les services du chirurgien-barbier s'avèrent beaucoup plus utiles que ceux du médecin. En effet, ce dernier sait dissenter et prescrire, mais ne pratique ni

qui, entre deux campagnes, logent chez l'habitant, tout en raboutant et vendant des herbes et des panacées à l'encontre des ordonnances.

L'Hôtel-Dieu de Québec est alors l'hôpital le plus important de la colonie. Au service de la population civile, il est aussi un établissement militaire et de marine. Cette situation lui confère le statut d'hôpital du roi et lui donne droit à ses gratifications. De plus, le chirurgien du roi, ainsi que le médecin du roi, payés par la couronne, constituent en quelque sorte le «*bureau médical*» de l'hôpital avec leurs «*apprentis*». En cas d'épidémie, ils peuvent toutefois faire appel à des médecins et chirurgiens de l'extérieur.

Médecins rattachés au département de radiologie.

(Photographie, collection Robert Lessard).

Robert Giffard: premier médecin du roi

Durant tout le Régime français, les chirurgiens militaires français conservent la haute main sur la profession médicale. En 1627, Robert Giffard arrive au Canada en qualité de maître chirurgien à bord d'un navire de la compagnie des Cent-Associés. Lors de ce premier séjour, il pratique toutefois très peu son métier. Arborant les titres de seigneur de Beauport et de médecin du roi, il

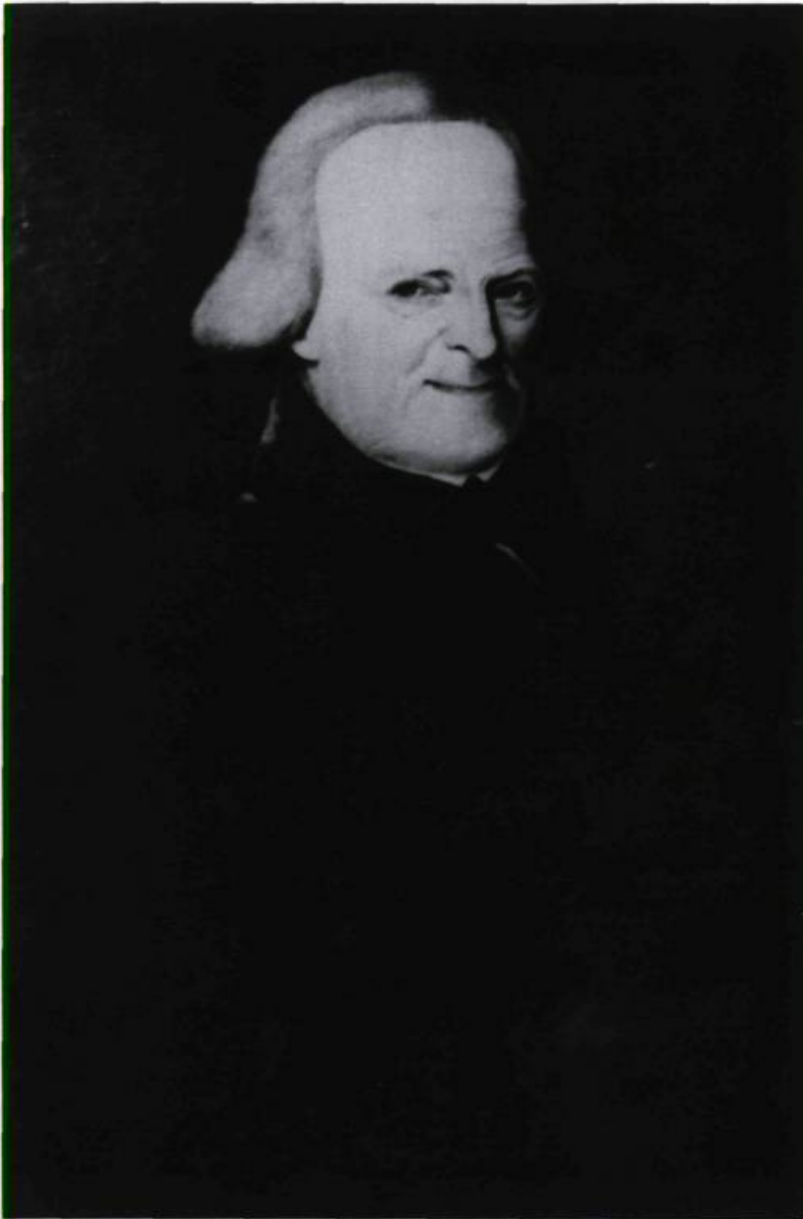
Un chirurgien royal dans la colonie

En 1658, le conseiller François de Barnouin, également premier barbier et chirurgien du roi, décerne au chirurgien Jean Madry des lettres de maître chirurgien-barbier. Avec ce titre, il lui accorde le pouvoir d'établir au Canada «*la maîtrise et chef-d'œuvre de barbier chirurgien en tous les lieux, villes, villages, bourgs, bourgades en la Nouvelle-France*». Comme lieutenant du premier chirurgien du roi, Madry exerce un droit de surveillance sur tous les maîtres barbiers-chirurgiens de la colonie. Plusieurs chirurgiens succéderont à Madry avant 1760, dont Jean-Baptiste Demosny (père et fils), Timothée Rousel, Gervais Baudouin (père et fils), Jourdain Lajus et son fils François, Charles-Joseph-Ferdinand Feltz, Antoine Briault et Annet Gomin. En 1664, ce dernier achète, entre Québec et Cap-Rouge, une propriété traversée par une route qui porte encore le nom de chemin Gomin.

Deux savants dans la capitale

Sous le Régime français, le médecin Michel Sarrazin de L'Étang (1659-1734) apporte beaucoup de lustre à la profession. Chirurgien de la marine en 1685, il obtient le poste de chirurgien-major des troupes l'année suivante et chirurgien à l'Hôtel-Dieu en 1689. Vers 1694, il retourne à Paris avec le dessein de devenir prêtre. Se ravissant peu après, il entreprend des études de médecine à l'Hôtel-Dieu de Paris, puis à Reims où il obtient un doctorat en 1697. De retour à Québec, Sarrazin pratique à l'Hôtel-Dieu jusqu'à sa mort à titre de médecin du roi. Il s'adonne aussi aux sciences naturelles et expédie régulièrement des spécimens de notre flore vers le Jardin royal des plantes et le Muséum d'histoire naturelle qu'il a fréquentés lors de son séjour à Paris. À titre de correspondant, il échange avec deux membres de l'Académie royale des Sciences de Paris, Joseph Pitton de Tournefort et René-Antoine Ferchault de Réaumur. Ses travaux sur le castor, le carcajou, le rat musqué, le veau-marin et le porc-épic lui méritent plusieurs succès. Il meurt en 1734, victime d'une épidémie.

En 1742, un jeune médecin de Paris, Jean-François Gaultier (1708-1756), succède à Sarrazin comme médecin attitré de l'Hôtel-Dieu. Comme son prédécesseur, il est élu membre correspondant de l'Académie royale des Sciences de Paris en mai 1754 et publie des communications sur la capillaire, le thé du Canada ou thé des bois qui portera désormais le nom de «*Gaultheria procumbens*». Gaultier s'intéresse également à la minéralogie, à la météorologie et à la thermométrie. La culture générale de Gaultier dépasse celle de Sarrazin, mais sa formation médicale est moins complète et ses cures n'atteindront jamais la réputation de celles



Portrait de Jacques Dénechaud (1728-1810) dernier médecin français à pratiquer à l'Hôtel-Dieu de Québec. (Archives du Monastère de l'Hôtel-Dieu de Québec).

revient en 1634. Cinq ans plus tard, il devient ainsi le premier médecin de l'histoire de l'Hôtel-Dieu, un titre qu'il conserve jusqu'à sa mort survenue en 1668. Entre 1639 et 1642, Giffard est secondé par un jeune chirurgien attaché au service des jésuites. Cet assistant n'est nul autre que René Goupil, assassiné par les Iroquois en 1642.

de Sarrazin. Le 10 juillet 1756, Gaultier succombe à une épidémie de typhus.

L'après Conquête

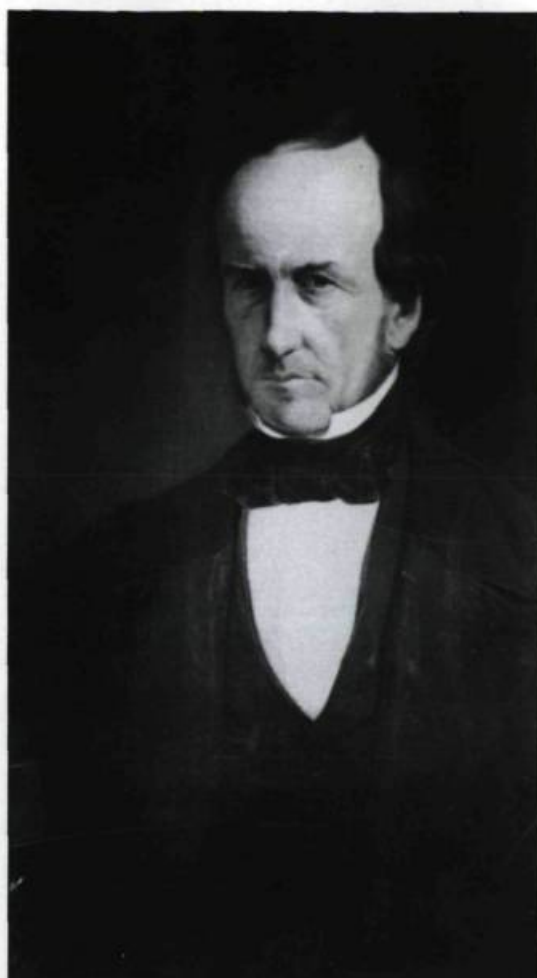
Comme sous le Régime français, la majorité des chirurgiens anglais qui s'établissent au pays accompagnent les troupes en poste dans la capitale. Ainsi, de 1759 à 1784, les soldats hospitalisés à l'Hôtel-Dieu sont soignés par les chirurgiens de la garnison. Pour leur part, François Lajus, Charles-Simon Soupiran et Jacques Dénéchaud s'occupent des religieuses et des quelques malades civils. Actif de 1769 à 1810, le docteur Dénéchaud sera le dernier médecin français à pratiquer à l'Hôtel-Dieu, et même à Québec. L'ampleur de l'épidémie de vérole qui sévit à Québec au cours de l'hiver 1783-1784 oblige les autorités gouvernementales à remettre aux hospitalières les salles réservées aux troupes depuis la Conquête. Le docteur John Longmore, qui pratique à l'Hôtel-Dieu depuis 1789, fait preuve d'un dévouement constant et sait s'adapter à la médecine scientifique du XIX^e siècle. Longtemps, il fut le seul médecin de la province à reconnaître l'importance de la médecine préventive. En avril 1802, par exemple, il entreprend un long combat en faveur de la vaccination antivariolique. Après 22 ans de service à l'Hôtel-Dieu, Longmore décède en 1811. Son successeur, William Holmes, qui travaille à ses côtés depuis 1799, assume, désormais seul, le soin des malades jusqu'en 1825.

Une ère nouvelle

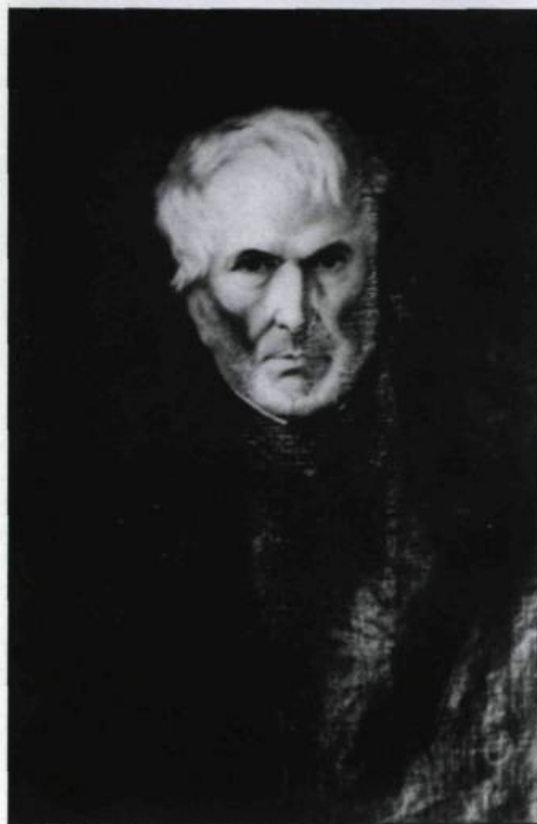
En 1825, l'Hôtel-Dieu compte deux services séparés: la médecine, confiée à Joseph Painchaud et à John-L. Hall, et la chirurgie dirigée par Joseph Parent et Joseph Morrin. Très âgé, Holmes conserve le titre de consultant en médecine, alors que Thomas Fargues, chirurgien à l'Hôtel-Dieu depuis 1813, assure la consultation en chirurgie. En 1855, les besoins croissants de la population, de même que la nouvelle vocation universitaire de l'hôpital justifient la nomination d'un troisième chef de service en médecine. En 1890, le service de chirurgie obtient un troisième médecin.

Avant la décennie 1930, l'Hôtel-Dieu impose le service rotatif à ses médecins et chirurgiens, c'est-à-dire que chaque chef de service doit soigner les malades durant un mois. Cette pratique permet à chacun de poursuivre ses activités professionnelles dans d'autres hôpitaux et dispensaires, ou de se consacrer à la pratique privée.

Depuis 1890 environ, la chirurgie accapare presque tout à l'hôpital. Aussi, le service de chirurgie est le premier à inaugurer le système de l'internat à l'Hôtel-Dieu en 1899. Le service de médecine



En 1848, le docteur Joseph Morrin (1792-1861) est élu président de l'École de médecine de Québec. Quatre ans plus tard, il devient responsable du service de chirurgie de l'Hôtel-Dieu de Québec. (Archives du Monastère de l'Hôtel-Dieu de Québec).



Le médecin Thomas Fargues (1780-1847) pratique à l'Hôtel-Dieu de 1811 à 1847. (Archives du Monastère de l'Hôtel-Dieu de Québec).

n'accueillera ses deux premiers internes qu'en 1917! C'est encore le service de chirurgie qui reçoit, en 1900, le premier assistant, Arthur Simard. Le service de médecine obtient le sien

d'opération, en 1925, le système de rotation, en vigueur depuis un siècle dans le service de chirurgie, est aboli. Les docteurs Albert Marois et Arthur Simard se partagent la tâche. Ce service de chirurgie fonctionne parallèlement au service de gynécologie.



Une des salles d'opération, vue de la chambre d'anesthésie.
(Photo: Jackie, carte postale, Collection Yves Beauregard).

cinq ans plus tard, suivi des autres services spécialisés.

Sur la voie du modernisme

D'autres améliorations sont apportées à l'Hôtel-Dieu comme l'organisation d'un externat médical sélectif en 1927. L'année suivante, Richard Lessard devient le premier médecin résident à plein temps. Peu après, le service de chirurgie ajoute à son tour deux postes de chirurgiens résidents. Avec l'ouverture d'une troisième salle

En septembre 1931, Marois, âgé de 70 ans, prend sa retraite et, le lendemain, Simard meurt. Tout le service de chirurgie est alors confié à Charles Vézina. Après quelques mois, le surcroît de travail occasionné par l'addition d'une aile neuve en 1931 se révèle beaucoup trop lourd pour un seul homme. Les hospitalières font alors appel à un ancien assistant du service de chirurgie, Joseph-Louis Petitclerc. En 1932, un double service de chirurgie «A» et «B» est créé sous la direction des chefs de service Vézina et Petitclerc.

Très dynamique, Vézina améliore sans cesse le service de chirurgie. Il met sur pied trois nouveaux services à l'Hôtel-Dieu: l'anesthésie, l'orthopédie et l'urologie. En 1946, il institue un nouveau cours de chirurgie qui rehausse davantage le prestige de l'hôpital. Officiellement reconnu par l'American College of Surgeons, ce cours vise à former des chirurgiens réputés et conduit à l'obtention du diplôme d'associé au Collège royal des chirurgiens du Canada.

Le service de médecine connaît aussi sa part de changements au début des années 1930. Ainsi, un service continu se substitue au mouvement de rotation déjà établi. Le décès de deux des trois chefs de service entre 1930 et 1933 rend ce changement inévitable. De plus, le développement des autres spécialités au sein de l'hôpital et la collaboration des assistants et internes diminuent l'encombrement de la clinique médicale.

Si le service de médecine semble perdre de l'importance depuis la fin du XIX^e siècle, le phénomène est lié à l'apparition de nouvelles spécialités résultant du développement de la science. La chirurgie prend son essor entre 1890 et 1930. Les deux premières spécialités à se détacher de la chirurgie générale sont l'urologie et l'orthopédie en 1946. Au milieu du XX^e siècle, ce deux services se retrouvent donc à la fine pointe de la technologie médicale et se révèlent à la hauteur des nouveaux défis que poseront les décennies suivantes. ♦

* Historienne